

Une pudeur surprenante

Le Colosse de Maroussi de Henry Miller

A Surprising Modesty

Le Colosse de Maroussi by Henry Miller

Pr. Saïd SAÏDI

Auteur correspondant, Centre de l'Enseignement Intensif des Langues,
Université Hadj Lakhdar Batna 1 (Algérie), incipit_sad@yahoo.fr

Date de soumission : 05.04.2022 – Date d'acceptation : 17.04.2022 – Date de publication : 03.05.2022

Résumé — Sulfureux et carrément pornographique, Henry Miller introduit dans ses premiers romans *Tropique du Cancer*, *Printemps noir*, *Tropique du Capricorne*, des passages où il enjambe allègrement l'érotisme poétique et éthéré vers une sexualité affirmée et flamboyante qui lui valut une censure coriace et une interdiction de publication aux Etats-Unis, imprégnés à l'époque de puritanisme et de vigilance extrême envers tout ce qui porte atteinte aux mœurs. Pétri de rancœur, de désespoir même, résultat du mode de vie et de conception existentielle américains, Henry Miller raconte, se raconte, sexuellement surtout, à travers d'innombrables expériences très crues, comme pour une sûre affirmation de soi dans la sexualité, faute de l'être socialement et économiquement. Henry Miller s'assagit soudainement et presque inexplicablement dans *Le Colosse de Maroussi* et devient pudique, très pudique. Le superlatif entre dans la nécessité, au vu de ses œuvres précédentes. Après des années d'exil et de véritable misère à Paris, Henry Miller effectue un voyage en Grèce, répondant à une invitation pressante de son ami Laurence Durrell, lui-même poète et romancier. C'est une forme de pèlerinage aux sources durant lequel l'auteur, décrié et considéré comme maudit, découvre, fasciné par l'aura mythologique, civilisationnelle, culturelle, non seulement des monuments helléniques immortels, mais aussi une forme de mystique spécifiquement grecque.

Mots-clés : *personnages, pudeur, Grèce, authenticité, sublimation.*

Abstract — Sultry and downright pornographic, Henry Miller introduces into his first novels *Tropic of Cancer*, *Black Spring*, *Tropic of Capricorn*, passages where he cheerfully straddles poetic and ethereal eroticism towards an assertive and flamboyant sexuality which earned him tough censorship and a ban of publication in the United States, impregnated at the time with puritanism and extreme vigilance towards all that undermines morals. Steeped in resentment, despair, same result, of the American way of life and existential conception, Henry Miller recounts, recounts himself, especially sexually, through countless very raw experiences, as for a sure affirmation of oneself in sexuality, for lack of being so socially and economically. Henry Miller calms down and almost inexplicably in *The Colossus of Maroussi* and becomes modest, very modest. The superlative enters the necessity, in view of his previous works. After years of exile and real misery in Paris, Henry Miller makes a trip to Greece, responding to an urgent invitation from his friend Laurence Durrell, himself a poet and novelist. It is a form of pilgrimage to the sources during which the author, disparaged and considered cursed, discovers, fascinated by the mythological, civilizational, cultural aura, not only immortal Hellenic monuments, but also a form of mysticism revealed Greek.

Keywords: *Characters, Modesty, Greece, Authenticity, Sublimation.*

Introduction

Romancier dans l'âme, dans l'art, dans la réalisation scripturaire, Henry Miller campe un personnage extraordinaire, exceptionnel, élevé au rang de colosse, par la magie du verbe. Donnant une dimension biblique à cette rencontre avec Katsimbalis d'Amaroussion, qui le fait évoluer parmi une population digne, fière, contente de son sort, l'imprègne de ce profond contentement et lui apprend la joie, la vraie joie de vivre, sans hypocrisies, sans conventions, sans barrières, sans attitudes égoïstes et trompeuses. Là, dans cette Grèce millénaire, tout devient spontané, naturel, baignant dans cette admiration sans retenue devant les Grecs, hommes authentiques qui méritent cette terre des dieux.

Henry Miller oublie le ressentiment et ressuscite en la personne de Katsimbalis, Dionysos, un Dionysos humain, très humain, grâce à une écriture au débit très fort, celui des célébrations où le paradoxe suprême de la pudeur lui permet de décrier, de désavouer, de condamner sans appel l'Amérique et le rêve américain, et célébrer magnifiquement la Grèce où les dieux et les héros ont trouvé un immortel sanctuaire.

Les inconditionnels de l'influence penseront sans doute spontanément à Homère, mais Henry Miller, sincère et pudique, les détrompe :

« Ainsi se perpétue Homère. Je n'ai jamais lu une seule ligne d'Homère, mais je suis convaincu que le Grec d'aujourd'hui n'a pas changé dans son essence. Ou alors il est plus grec que jamais » (Miller, 1958, p. 17).

1. Pudeur et modestie, un diptyque harmonieux

Sans avoir lu Homère, Henry Miller écrit quand même une véritable épopée, où, sans être Ulysse, *Le Colosse de Maroussi*, Katsimbalis d'Amaroussion, héros de ce périple en Grèce, entre par la voie royale de la magie du verbe et de la verve poétique dans la démesure des personnages rendus immortels par le souffle sans pareil de la fiction. Par le souffle sans pareil de la fiction, le voyage de Henry Miller lui fait dire : « Pour moi, la Grèce n'est plus un endroit, un pays ; elle est un état d'esprit » (Miller, 1958, préface, VII). Elle devient ainsi plus qu'un état d'esprit, une démarche essentielle, un présent perpétuel.

À aucun moment, Henry Miller ne se dérobe dans son roman, le « je » de l'auteur et du narrateur de ce récit de voyage, incarne la plénitude de ce choix d'assumer un long texte où l'émerveillement ne faiblit ni ne se lasse devant cette Grèce authentique :

« J'ai vu des gens en haillons, et cela aussi était une purification. Le Grec sait vivre en haillons à l'encontre de ce que j'ai vu dans d'autres pays il en éprouve nul sentiment de dégradation totale ni de dernière souillure poids et toi alors c'était lâche me semble-t-il que de se sauver ainsi en abandonnant les faibles et les innocents à l'heure sombre destin le. L'argent toujours le poids ceux qui en ont se tire les autres sont bons pour le massacre de points je me prenais à souhaiter de voir notre bateau

intercepté par la flotte italienne pour qu'il ne fut pas dit que nous ayons pu sortir indemne de cette honteuse équipée » (Miller, 1958, p. 14).

Authentique et extrêmement naturelle aux yeux de l'auteur, blasé et déçu à la fois du mode de vie américain, et français, la Grèce fait office d'exutoire de tout ce que Henry Miller abhorre après avoir été à la dure école de la vie, du besoin, de la famine même, surtout durant son exil en France, à Paris précisément. Dans cette Grèce, lumineuse et magnifiée, le désordre, la désorganisation, l'anarchie de la foule sont élevés au rang de vertus :

« Tout le monde se rue où il ne faut pas, tout est confusion, chaos, pagaille. Mais jamais personne ne se perd ni ne se fait mal, ni ne vole, ni n'échange de coups. C'est une sorte de ferment qui naît du fait que pour le Grec, n'importe quel événement, même le plus usé, est toujours unique. Le Grec recommence tout le temps les mêmes choses, chaque fois comme si c'était la première : il est curieux, avidement curieux, passionné d'expérience » (Miller, 1958, p. 17).

La sacralisation de cette terre des excès va jusqu'à en faire une enceinte, un sanctuaire béni des dieux. Mais que la guerre imminente oblige l'auteur à quitter précipitamment. Il avoue et reconnaît cette forme de lâcheté qui fait fuir les nantis, les oisifs, les apatrides, et les étrangers :

« C'était lâche, me semblait-il, que de se sauver ainsi, en abandonnant les faibles et les innocents à leur sombre destin. L'argent, toujours. Ceux qui en ont se tirent ; les autres sont bons pour le massacre. Je me prenais à souhaiter de voir notre bateau intercepté par la flotte italienne, pour qu'il ne fût pas dit que nous ayons pu partir indemnes de cette honteuse équipée » (Miller, 1958, p. 30).

Mais Henry Miller sait magnifier autant les lieux que les hommes. Il est modeste. Il l'est dans sa vie et dans l'écriture du Colosse. Avec une extrême sobriété dans les mots, dans les faits, il raconte sa première rencontre avec Katsimbalis d'Amaroussion :

« Ce fut là qu'un soir je rencontrai Katsimbalis. Il rentrait à Amaroussion. Pour une rencontre, c'en fut une. De toutes les autres que j'ai faites dans ma vie - s'agissant d'hommes, s'entend-il n'y en a que deux qui puissent se comparer à celle-ci : celle avec Blaise Cendrars et celle avec Lawrence Durrell. Je n'eus pas grand-chose à dire, ce premier soir. J'écoutai, sous le charme, sous l'enchantement de chaque phrase qui tombait des lèvres de cet homme » (Miller, 1958, p. 35).

Pour Henry Miller, être sensible aux mots, à la conversation, au monologue inextinguible, Katsimbalis d'Amaroussion surpasse tout, il est au-dessus de tout, au-delà de tout le rationnel, l'identifiable, le descriptible :

Une pudeur surprenante

« Rien de ce qui est unique ne peut s'expliquer. On peut décrire, adorer, vénérer. Et c'est tout ce que je peux faire, pour ce qui est de la conversation de Katsimbalis » (Miller, 1958, p. 40).

Henry Miller franchit allègrement le difficile écueil du narcissisme et de la valorisation de soi, antonymes de la pudeur, largement répandus actuellement. Le « je » comparé au « il » de Katsimbalis d'Amaroussion, est souvent, admiratif, conquis, sous le charme. À cette Grèce vraie, unique, naturelle, devait s'adjoindre un être d'exception. Katsimbalis, devant la personnalité duquel Henry Miller devient peintre reconnaissant et fidèle, sans travestissement qui puisse faire éclater la logique et la cohésion et de son personnage, de son récit de ce héros total. Ce manque de pluralité de variété canalise une optique exclusive sur Katsimbalis qui, jamais ne faillira à son rôle. Résultat ou négation de deux précédents romans sulfureux, à la sensualité sauvage, écrits pour choquer, secouer le puritanisme américain de l'entre-deux-guerres, *Le Colosse de Maroussi* célèbre la pudeur virile des Grecs, sans posture aucune de la part de Henry Miller, dont les intentions sont nobles, claires, allant d'elles-mêmes.

Sans doute que Henry Miller trouve dans la Grèce une profonde compensation de la destruction des valeurs spirituelles, de l'authenticité culturelle, naturelle, historique, ce dont jouissait amplement la patrie aussi bien de Homère que d'Aristote Onassis.

Cette célébration de la Grèce se concentre dans Katsimbalis d'Amaroussion, véritable métaphore personnifiée, loin des héros habituels, pivots de récits faits de péripéties, de conquêtes, de changements, de victoires, de défaites et parfois d'échecs. Katsimbalis d'Amaroussion est autrement plus épais, plus riche, plus pittoresque dans sa manière d'être, dans ses monologues dantesques, son oralité, son lyrisme spontané, naturel. Cet être d'exception puise sans aucun doute dans son héritage, ses acquis culturels, son adossement civilisationnel hellénique et représente un personnage haut en couleurs qui ne peut qu'impressionner.

Très contestataire, Henry Miller dénonce vigoureusement cette société de laquelle il est issu, froide, ostensiblement puritaine et repliée sur elle-même, sur des acquis imaginaires, sans fondements, ni prolongements historiques, mais se prenant dangereusement comme modèle infaillible et idéal, et ainsi, incarne un ethnocentrisme pauvrement individuel. Jamake Highwater résume ainsi cet état d'esprit de l'Amérique :

« Pendant des dizaines d'années, il n'était pas de mode de laisser entendre que tous les gens ne sont pas semblables. Il était tout aussi rare d'ajouter que l'on peut apprendre davantage sur une culture par ces différences que par ces ressemblances avec les autres cultures, et que le fond de la nature humaine apparaît sans doute plus nettement dans nos diversités qu'à travers nos similarités réelles et fondamentales, relativement peu nombreuses » (Highwater, 1984, p. 30).

2. Authenticité, sincérité, pudeur, triptyque indissociable

Henry Miller adopte une forme d'altérité très valorisante et scripturairement, n'en démord à aucun moment. Il introduit dans *Le Colosse de Maroussi* une tension, une portée permanente de l'ensemencement littéraire d'un personnage hors du commun, digne héritier d'une civilisation, d'un peuple, d'une littérature, d'une panoplie d'arts, jamais égalés depuis.

Dans cette altérité spontanée, Henry Miller se montre féroce et n'épargne personne :

« Les Français par exemple ne savent pas plus rendre que quémander un service dans l'un et l'autre cas ils ne sont pas à l'aise » (Miller, 1958, p. 46).

Laconiquement, mais très durement, l'auteur américain perpètre un véritable homicide anthropologique, en généralisant, sans doute à l'excès, des traits de caractères les donnant pour universels et irréversibles :

« L'Anglais en Grèce est un polichinelle et une plaie pour les yeux. Il ne vaut pas la crasse logée entre les orteils du plus pauvre des Grecs. Pendant des siècles, les Grecs ont eu affaire à l'ennemi le plus cruel du monde : le Turc. Après des siècles d'esclavage, ils ont secoué le joug et, sans l'intervention des grandes puissances, il est probable qu'ils auraient renfoncé le Turc sous terre et l'aurait anéanti [...] Et pourtant, les Anglais, qui eussent disparu de la surface du globe s'ils avaient subi le même traitement, prétendent regarder de haut les Grecs » (ibid.)

Ces arrêts civilisationnels et ces jugements expéditifs sont certainement dictés par le respect sans limites porté à la civilisation hellénique. Même la façon de marcher des Grecs est célébrée par Henry Miller :

« Ce ne sont pas les façons de marcher qui manquent. La meilleure, à mon sens, est la grecque, parce qu'elle est sans but, anarchique, parfaitement humaine à force de discord » (Miller, 1958, p. 50).

Henry Miller semble ne plus voir le monde qu'à travers la Grèce, qu'à la lumière de son soleil, qu'à l'épanouissement de ses citoyens pittoresques et séduisants de naturel et de simplicité. Il en fait la mesure, en toute chose, car dans les comparaisons, il en fait d'éternels vainqueurs. Et dans cette position, ce choix, il fait preuve d'une lucidité, d'une acuité visuelle et poétique conséquente, source de ce texte de célébration. Mais où une constante réserve impose une sorte d'objectivité et de pudeur même dans l'exagération admirative de la Grèce millénaire, illuminant toujours le monde. Dans cette perspective, cette attitude, cette philosophie, dans ce regard quasi aristotélien, dans ce réalisme entier de voir le pays, les hommes, les événements, les objets, Henry Miller crée une vision autre, une réalité autre, faite de douce et efficace contestation de ce monde occidental auquel il ne s'identifiait déjà plus. S'engouffrent brutalement dans cette béance la lumière réelle et métaphorique de la

Une pudeur surprenante

Grèce, le naturel de ses habitants, les monuments témoins du génie passé, ses paysages grandioses remettant totalement en cause le regard restreint et blasé du citadin qu'était Henry Miller, détruisant même l'illusion existentielle et civilisationnelle de l'américain sédentaire quelque peu séquestré par ce mode de vie, désormais dénué de rêves, de poésies, de dépassements de soi, non dans la frénésie de l'effort et de la productivité mais dans celui spirituel et moral élevant naturellement l'homme sans le disloquer, ni le souiller :

« Le pouvoir se perd dans une décrépitude sans beauté, laissant çà et là de petites protubérances, pareilles à des becs de vautour, pour témoigner de sa volonté et bien montrer les ravages de l'orgueil, de l'envie, de la méchanceté, de la cupidité, de la superstition, du rituel, du dogme. Livré à ses seules ressources, l'homme recommence toujours à la façon du Grec : quelques chèvres ou moutons, une hutte grossière, un carré de céréales, une poignée d'oliviers, un ruisseau qui court, une flûte » (Miller, 1958, p. 223).

La Grèce, à travers Katsimbali d'Amaroussion, ou inversement, permet à Henry Miller dans sa lutte pugnace contre ses compatriotes, de vaincre, non pas dans la confrontation, mais en trouvant une existence salutaire. Cette situation salvatrice, inédite pour l'auteur longtemps censuré, lui permet de s'affirmer et d'affirmer son art à travers une esthétique assumée et sans doute préméditée au vu de l'émerveillement suscité en lui par cette terre des dieux. Au contact de cette Grèce, à la fois réelle et contemporaine, mythique et historique, Henry Miller se dégage du passé et regarde résolument vers l'avenir :

« Chaque fois que j'ai été désespérément dans le besoin, j'ai toujours trouvé un ami. Je vais, dans l'hypothèse que je compte partout des amis. Plus le temps passe, plus j'en compterai. Si je venais à avoir de l'argent, je courrais le risque de devenir insouciant, négligent, de croire à une sécurité qui n'existe pas, de mettre l'accent sur les valeurs creuses et illusives. Je n'ai pas d'appréhension devant l'avenir. Les temps qui viennent seront sombres ; l'argent y sera moins que jamais une garantie contre le mal et la souffrance » (Miller, 1958, p. 270).

Source d'inspirations infinies, les spécificités de la Grèce sublimées par la poésie de Henry Miller marquent nettement et durablement des influences scripturaires puisées dans la nature même, les propos, les attitudes, l'atmosphère épurée des gens, nombreux, très nombreux que l'auteur rencontre fortuitement, en pérégrin enchanté, dans cette terre de la séduction permanente et du ravissement continu. Sous le charme le liant magiquement à cette terre, à nulle autre pareille aux yeux de l'auteur, une immense sincérité sous-tend tout son roman, ouvert à des expériences jusque-là inconnues de Henry Miller. Ces expériences inédites changent son écriture, son art où tout est idéalisé. Mais le Colosse de Maroussi, dans cet art, représente une vision nouvelle loin de la curiosité intellectuelle qui fouille le monde, tente

de l'expliquer, de le justifier, de se l'approprier, se contente de le dire et de dire pragmatiquement, avec une forme de détachement objectif, une différence, des distinctions émouvantes, rassurantes réconfortantes. Et à dire, sans plus, des constats tel que celui-ci, condamnation sans appel du mode de vie occidental, de ses complications, de ses épaisseurs faites, non de valeurs mais de travers déshumanisants, désincarnants, offenses à l'esprit et antagonismes de la pudeur :

« Tant que des êtres humains pourront rester assis là, à regarder, les bras croisés, pendant que l'on torture et égorge leurs semblables, la civilisation ne sera que creuse dérision, fantôme verbeux suspendu comme un mirage au-dessus d'une énorme marée montante de carcasses et de carnages » (Miller, 1958, p. 228).

Conclusion

Le Colosse de Maroussi transcrit une longue expérience d'infinies pérégrinations, de rencontres pittoresques, pudiques et neutres, la concentre dans ce « je » qui s'efface, par déférence devant tant de héros, tant d'authenticités, de modesties, et d'amours de la vie. La Grèce, les Grecs et les Grecques ne s'embarrassent d'aucune contrainte. Ils libèrent le mouvement naturel de l'existence et en profitent pleinement, à chaque instant. Y compris dans l'indigence et le besoin, car pour eux, tous les aspects de la vie sont des offrandes, à apprécier, à magnifier, à savourer. Car pour eux, la vie demeure un hymne, pareil à l'écriture de Henry Miller. Mais cet état n'existe, n'est possible que suite à un long processus de maturation, d'abord mythique, et ensuite anthropologique, ces deux aspects mêlés de manière décisive. L'auteur américain de naissance et citoyen du monde de cœur, affirme cette supériorité indéniable de la Grèce :

« Ce n'est pas un hasard si ce pays a été de tous temps la terre des héros et des poètes, la terre où l'homme était l'égal des dieux et où les dieux eux-mêmes prenaient stature humaine. Le mythe y est toujours vivant. [...] Les ténèbres ont eu beau recouvrir maintes et maintes fois la Grèce, jamais elles n'ont pu éclipser entièrement l'espoir de la résurrection, la foi de l'homme en l'homme. Être Grec, c'est être homme, dans toute la force et la plénitude du terme » (Miller, 1958, préface, VIII).

Cette affirmation annonçait un autre monument de la littérature universelle : *Alexis Zorba* de Nikos Kazantzakis, roman publié en 1946, cinq ans après *Le Colosse de Maroussi*, et beaucoup plus connu dans la version cinématographique, *Zorba le Grec* de Michael Cacoyannis, adapté en 1964. Henry Miller, à travers *Le Colosse de Maroussi*, enseigne une noble leçon d'humanisme, celle de dépasser l'égoïsme, l'éthnocentrisme et de se célébrer dans l'admiration des autres.

Références bibliographiques

1. HIGHWATER, J. (1984). *L'esprit de l'aube*, Nouveaux Horizons.
2. MILLER, H. (1958). *Le Colosse de Maroussi*, Stock / Chêne.

Pour citer cet article

Saïd SAÏDI, « Une pudeur surprenante : *Le Colosse de Maroussi* de Henry Miller », *Paradigmes*, vol. V, no Spécial 02, 2022, p. 205-212.